

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Morne plaine

Pierre Lefebvre

Volume 53, numéro 1 (293), octobre 2011

L'abdication

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65441ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre, P. (2011). Morne plaine. *Liberté*, 53(1), 40–48.

MORNE PLAINE

1

Je devais avoir à peu près dix-huit ans. J'étudiais au cégep de Maisonneuve en ce qu'on appelait quelque chose comme « concentration lettres », et c'était la fin de l'automne, en tout cas, il faisait assez froid pour qu'on voie la buée nous sortir de la bouche et du nez. Remarquez que c'était peut-être aussi le tout début du printemps, c'était j'en suis certain une saison intermédiaire, ni le chaud de juillet, ni le froid de janvier. C'était en l'an de grâce 1980, ou peut-être que c'était aussi l'année suivante et, pour une raison qui m'échappe aujourd'hui, l'exécutif de notre association étudiante était convaincu dur comme fer qu'il fallait faire la grève. Je ne peux pas dire que j'étais un étudiant particulièrement politisé, ni non plus que je trouvais beaucoup de charme aux arabesques du code Morin, mais une manière de grégarisme, peut-être pas aussi mou que je serais enclin à le croire, me poussait à trouver que c'était une bonne idée, ne serait-ce que pour le plaisir de voir l'ordinaire de nos journées chambardé un petit peu. Ce qu'il faut surtout comprendre ici, c'est que ce n'était pas un projet qui obsédait beaucoup de monde. On était loin de McGill français. Ça faisait plutôt penser à la fièvre des veilles de grosses tempêtes

de neige; on se disait qu'avec un peu de chance, on pourrait faire l'école buissonnière à peu de frais.

Je n'ai pas souvenir des circonstances exactes, mais un après-midi, j'ai envie de dire au crépuscule, plus précisément même entre chien et loup, là où dans les contes tout bascule, je me suis retrouvé dans un bout de corridor à discuter avec un gars que je n'avais jamais vu de ma sainte vie. Pourquoi, comment, qui sait, toujours est-il que la conversation a fini par porter sur les résultats du vote étudiant, qui devait avoir lieu le surlendemain. Bizarrement, le gars était contre la grève. Pourquoi pas, on trouve des excentriques partout. C'est par contre la raison invoquée qui m'a fait froid dans le dos. Je ne pourrais pas dire en quoi il étudiait — certainement pas en lettres ou en « sciences humaines sans math » —, parce qu'il en était venu à se convaincre que sa première année sur le marché du travail allait lui rapporter à peu près quarante-cinq mille piasses. Je ne sais pas trop si la suite se laisse deviner : sa grosse peur était que la grève s'éternise, ce qui aurait obligé la direction à annuler la session. De notre côté, on aurait été forcés de la reprendre, peut-être au printemps, peut-être à l'été, peut-être à l'automne; en tout cas, il aurait rejoint les rangs de la « vraie vie » avec au moins six mois de retard, peut-être même une année entière. Bref, il était contre la grève parce qu'elle pouvait lui faire perdre au moins vingt mille piasses, si ce n'était pas son premier quarante-cinq mille piasses annuel au complet.

Donnacona en voyant son premier trois-mâts n'a pas pu éprouver plus de surprise, plus de vertige que moi en entendant « ça ». Encore aujourd'hui, j'ai le souvenir précis, tangible en fait, de la violence avec laquelle son calcul — je me refuserai jusqu'à ma mort de dire que c'était un raisonnement — m'est apparu inconcevable. Une claque ne m'aurait pas plus décontenancé. C'est simple, je ne pouvais pas imaginer qu'on puisse penser une chose pareille.

Il faut comprendre que la violence avec laquelle j'ai reçu ces propos-là était en grande partie exacerbée par le fait qu'ils s'écoulaient de la bouche d'un gars de mon âge; ça jouait beaucoup sur mon sentiment de ne pas tant avoir affaire à de l'incongruité qu'à de la perversion. En fait, j'avais l'impression d'être en face d'un monstre. Un monstre, non pas de l'ordre de Godzilla ou même de Frankenstein, un de ceux qui peuvent toujours prétendre à un statut mythologique, mais de l'ordre de ceux qu'on exhibait dans le temps, dans les foires, comme les veaux à deux têtes ou les chèvres à cinq pattes. Il s'en

dégageait d'ailleurs la même tristesse, et la même pauvreté. Ça provoquait aussi le même mal de cœur.

La seule différence notable entre lui et ces pauvres bêtes se trouvait du côté de leur fertilité. Les monstres sont, en effet, habituellement aussi stériles que les braves mulets. Or, pour sa part, mon compagnon de cuvée, à l'instar de l'herbe à poux de même que des coquerelles, a su essaimer comme un fou, à tout vent. Je ne pense pas avoir rencontré qui que ce soit d'autre d'aussi séminal au cours de ma vie. En vérité, quand j'y repense, je me dis que c'était vraisemblablement un prophète, une manière d'avant-poste, d'avant-garde plutôt, à entendre ici strictement au sens militaire, dont les préceptes, la profession, allaient peu à peu conquérir puis occuper non seulement l'ensemble de l'espace public, mais aussi nos jardins privés. Je n'ai pas retenu, si jamais je l'ai su, son nom. J'ai également oublié les traits de son visage et le timbre de sa voix. Par contre, presque partout aujourd'hui je le reconnais. Il était là au lendemain du 11 septembre quand George W. Bush a exhorté les New-Yorkais à ne pas se laisser abattre en clamant : « *Go shopping!* » Il était là quand Lucien Bouchard réclamait des compensations pour l'industrie gazière. Il était là quand Krista Erickson, en se faisant aller les bras comme une folle, demandait à Margis Gillis : « *Is this worth a million dollars?* »

Je sais qu'on ne peut faire abstraction de l'élection de Ronald Reagan, ni non plus de l'ineffable Margaret Thatcher et de son immonde « Il n'y a pas de société, il n'y a que des individus », mais pour moi la chose reste très claire : les années 1980 ont commencé ce jour-là.

2

Parmi ce qu'on pourrait appeler les affirmations-chocs du texte de Gilles Gagné, celle qui se plaît à déclarer que l'héritage de la génération X pourrait se limiter à sa collaboration au régime est certainement la plus brutale. Il est bien sûr quelque peu difficile, quand on pense, par exemple, à Mario Dumont, Richard Martineau, Nathalie Elgrably-Lévy ou encore à Éric Duhaime, de ne pas se dire que ça se tient. Quand on fait, par contre, partie de la cohorte, accepter une telle assertion, l'embrasser, l'assumer, c'est vraiment une autre paire de manches.

Sans essayer de dédouaner qui que ce soit, j'aimerais, pour tenter de mieux cerner l'accusation, revenir sur une autre proposition de

Gilles Gagné au sujet de ma cuvée, soit que les X, ayant grandi dans l'abondance, se sont réalisés dans la crise. Outre que l'axiome, comme on s'en doute, soit d'une douceur incomparable à mes oreilles, je lui sais surtout gré de présenter comme un fait objectif ce que je n'ai pu vivre, pour ma part, que de façon subjective. Mon arrivée dans la vie « active » comme on le dit m'a toujours laissé en bouche un goût poisseux de rupture, de cassure même, qui n'avait rien à voir, en tout cas il me semble, avec la perte de ce qui pouvait encore me rester d'innocence à cet âge-là. Ce qui était fatigant, c'était la difficulté que j'avais à cerner le phénomène ; j'avais constamment l'impression d'avoir quelque chose sur le bout de la langue qui refusait de prendre forme. C'est que, contrairement à ce qu'on affirmait déjà beaucoup à l'époque, le malaise dans lequel je marinai n'avait pas juste à voir avec ce qui sonne et trébuche. On me laissait bien sûr entendre, ce qui s'est plus tard avéré juste, que je ne ferais probablement jamais autant de sous que la génération précédente, mais je sentais bien que ce qui me picossait, et qui allait bien vite se mettre à me mordre, était d'une autre teneur. Je ne l'ai compris qu'avec le temps : ce n'était pas tant mon salaire qui demeurerait inférieur à celui qu'avait pu gagner mon père que mon horizon politique.

Le choc, puis la douleur, liés au changement de régime furent ainsi pour moi d'ordre public. En d'autres termes, ce qui fut brutal, ce n'est pas tant que les goussets et les bourses se resserrassent autant que faire se peut, c'est que les esprits, comme les imaginaires, semblaient se dessécher. La disette n'était pas, contrairement à ce qu'on me répétait, monétaire, elle était bel et bien politique. Était-ce le retour de Bourassa, l'arrivée du sida, la *perestroïka*, le libre-échange ? Tout d'un coup, c'était comme si le monde était pratiquement clos. Tout ce qui pouvait rappeler de près ou de loin la transcendance, ou même un simple au-delà de l'horizon immédiat, était devenu non pas interdit, mais bien inconcevable. Ainsi, ce que je pourrais avancer, en paraphrasant Gilles Gagné, au sujet de mon expérience personnelle, c'est que j'ai grandi dans le politique, à tout le moins dans ses derniers milles, et qu'on m'a demandé de me réaliser dans la gestion.

Ce n'est pas pour autant que j'aimerais que l'on se mette à penser que j'éprouve pour les années 1960-1970 une quelconque nostalgie. J'ai beau m'être fait seriner, sur tous les tons et de toutes sortes de manières, par mes professeurs au cégep d'abord, puis à l'Université ensuite, que ça avait été des décennies extraordinaires, et qu'en plus de ça, je les avais ratées, j'éprouve quand même pour elles une

certaine méfiance. Comme la vie peut parfois, par caprice, s'avérer généreuse, c'est au détour d'une lecture que je faisais par hasard que j'ai pu corroborer une des intuitions que j'avais à leur égard. Dans *L'hiver de la culture*, en effet, Jean Clair, qui parle de plein d'affaires, surtout de musées, avance, à la page 31, que

Mai 68 ne marquait pas l'avènement d'une société égalitaire et fraternelle, exaltant une pensée populaire grâce à laquelle les musées devaient, comme l'avaient voulu les artistes d'avant-garde, exploser et s'ouvrir à la vie. Il ne provoqua que le charivari qui, dans les sociétés traditionnelles, accompagne les nouveaux mariés. Mais cette fois, le mariage unit la société française au capitalisme international [...]. C'est le monde ancien, rural et ouvrier, qui fut emporté en cinq ou six années.

Moi qui me demandais justement si, par hasard, les Boubou-Macoutes, le libre-échange, les délocalisations, la réforme scolaire, Stephen Harper et Jean Charest n'étaient pas la simple suite logique du Samedi de la Matraque, des gros shows de la Saint-Jean sur le mont Royal, d'octobre 70 et même, pourquoi pas, de l'Osti d'show, Harmonium et Diane Dufresne. L'intuition tient d'autant plus quand on se dit que le temps nouveau que nous annonçait Renée Claude n'était rien d'autre que la mélasse dans laquelle nous patageons présentement. Je n'aurais ainsi pas tant vécu, au final, une rupture qu'une accélération, une cassure qu'un déploiement.

On peut donc, comme de fait, se dire que ma génération, en ne faisant pas blocage à ce déferlement, et même en en favorisant grandement l'expansion, a fait preuve de bien peu de discernement, et même d'une bêtise crasse. L'on pourrait bien sûr chipoter et clamer, cœur sur la main, larmes dans les yeux, qu'il y a eu, et qu'il y a toujours, ici ou là, des Jean Moulin, mais, pour admirable que puissent être ces gens-là, leurs efforts ne sont toujours pas parvenus à changer la donne. L'inquiétante question que le texte de Gagné m'a ainsi insidieusement amené à formuler est celle-ci : existe-t-il une conscience de génération au sens où on l'entend pour la conscience de classe ? Peut-il exister une prescience concrète, précise, tenace, d'appartenir non à un rang social, mais bien plutôt à une cuvée et, si c'est d'aventure le cas, dans quelle mesure cette appartenance-là peut-elle, dans ses bons comme ses mauvais jours, se donner des airs plus ou moins fallacieux de destin ? Comment appartient-on à

une génération ? Y est-on englué comme dans son sexe, sa nation, sa langue ou encore sa famille ? Est-elle, elle aussi, un vivier à névroses et à pathologies, tout à la fois un socle permettant de s'orienter dans le monde et une gangue maudite à laquelle s'arracher ? Est-elle le simple synonyme de l'air du temps que l'on ne peut éviter de respirer, le sentier sur lequel on est condamné à frayer ou encore le climat ambiant contre lequel il faut se prémunir, le vent qui tantôt tend la voile et tantôt la déchire ?

4

À l'UQAM, il y a de ça à peu près six ou sept ans, quelqu'un, ou peut-être bien même tout un groupe de recherche, a pensé que ce serait une super bonne idée d'organiser un beau colloque autour de la figure d'Hubert Aquin. N'y a-t-il pas, pardi, un pavillon qui porte son nom ? Les universitaires, comme les colloques, aimant d'habitude les chiffres ronds, j'en conclus que ça devait être en 2007, de façon à pouvoir souligner le 30^e anniversaire de son suicide, mais je ne gagerais pas non plus un cinq là-dessus.

Comme *Liberté* n'est plus, depuis quand même un bon bout de temps, un interlocuteur valide pour un grand nombre d'institutions, personne parmi les organisateurs, et ce, malgré les liens entre les essais d'Aquin et la revue, n'a pensé à nous inviter. Pour dire à quel point nous n'existons pas pour ces gens-là, on n'a même pas eu l'idée de nous mentionner la tenue de l'événement, ne serait-ce que par courriel. Comme nous ne sommes pas non plus, il ne faut pas exagérer, de parfaits parias, nous avons par contre pu, moyennant un léger chantage émotif, obtenir la permission de venir vendre à l'orée de l'amphithéâtre, à la manière des maraîchers, des exemplaires récents de même que *vintages* de la revue. Comme disait l'autre, il n'y a pas de petits profits.

La première des soirées étant consacrée à la fatigue culturelle du Canada français, une table de spécialistes vasouillaient donc ce soir-là autour d'un énoncé qui se demandait si la fameuse fatigue pouvait encore être aujourd'hui à l'œuvre ou si, bien au contraire et dieu merci, l'on pouvait clamer haut et fort qu'elle était finalement, en ce début de XXI^e siècle, une affaire désuète bonne à être exposée au musée de nos horreurs. Je n'ai pas de souvenirs précis de ce qui a pu être avancé à ce sujet, mais, par pure mauvaise foi, je gagerais qu'on a eu droit au ronron propre et académique que

sécrètent habituellement ceux et celles qui sévissent au sein des départements universitaires.

Comme le veulent les modalités de ce genre d'exercice, on en est éventuellement venu au temps de parole accordé au public — public dont je faisais partie, parce que juste avant la fermeture des portes je remballais mes affaires, les cachais, puis m'installais discrètement dans la salle, le plus près possible de la sortie, de manière à pouvoir reprendre ma place une fois le bla-bla terminé. Je n'arrive plus à me souvenir si l'assistance était payante ou non, mais j'ajouterai que, dans la mesure où je me faufilais discrètement dans la salle une fois tout le monde à l'intérieur, la soirée me semblait d'autant plus délicate que j'avais l'impression de resquiller. Enfin, toujours est-il qu'un moment donné, je me suis levé et j'ai demandé à la table de spécialistes si on ne pouvait pas constater la vigueur de notre fatigue culturelle dans la vitesse avec laquelle une part de nos institutions, culturelles justement, se sont mises à cheminer passivement vers leur déliquescence. La teneur de ce qui m'a été avancé comme réponse ne m'a pas laissé une impression durable. À ma décharge, le clou de la soirée est arrivé par la suite, ce qui fait qu'on pourrait toujours dire que ceci a éclipsé cela.

De retour à ma table de vente — il s'agissait quand même d'essayer d'accrocher à la sortie les personnes que je n'avais pas su intercepter à l'entrée —, un ex-pilier du comité de rédaction s'est approché de moi. Comme nous sommes empêtrés ici dans une question de générations, je préciserai que c'était un boomer, soit donc quelqu'un ayant participé à la deuxième mouture de la revue. Un petit peu timide — il a commencé à me dire qu'il était bien d'accord avec ce que j'avais avancé tout à l'heure. Ce qui était par contre un peu troublant, ou peut-être aussi presque mignon, si ce n'est en fait risible, c'était le ton contrit avec lequel il avançait ça, surtout que, dans la foulée, il a commencé à marmonner, un peu comme si ce coup-ci c'était la honte qui l'envahissait, que sa génération ne nous avait pas laissé grand-chose. Mon Dieu, qu'est-ce que je pouvais répondre à ça ? Mais le pire était à venir. J'ose espérer que je ne l'ai pas fantasmé : dans le silence qui a suivi, j'ai eu tout d'un coup le très vif sentiment, c'est passé en coup de vent dans son regard, qu'il me quêtait une manière de pardon ou d'absolution. Je ne saurai jamais si c'était pour meubler le silence ou s'il le pensait pour de vrai, mais il a fini par ajouter, avec un demi-sourire de dépit, en montrant de la main les exemplaires invendus qui traînaient sur la table, et dans

une sorte de conclusion qui se voulait, j'imagine, rédemptrice : « Au moins, on vous a laissé ça. »

La remarque, il faut que je le dise, m'a singulièrement fait chier.

5

Ce que j'aime tout particulièrement de l'intuition de Jean Clair au sujet de Mai 68, c'est qu'elle projette un autre éclairage sur l'idée reçue voulant que ma génération soit arrivée après la noce. On pourrait toujours dire, du coup, que si ma génération en a passablement bavé, à tout le moins quand on la compare aux boomers de même qu'aux révolutionnaires tranquilles, c'est qu'elle est la première à avoir été frappée de plein fouet par une économie non seulement mondialisée, mais par-dessus le marché hissée au rang de seul et unique horizon commun. Au moment d'entrer dans notre vie adulte, le seul impératif collectif était devenu de « créer de la richesse ». Pour qui, comment et, surtout, à quelles fins, ça n'avait pas l'air d'avoir tellement d'importance. C'est précisément ce que j'avais en tête, quand je disais plus haut que si j'avais grandi dans la politique, on m'avait par contre demandé de me réaliser dans la gestion. La politique étant justement une affaire de fins, à partir du moment où celles-ci se retrouvent évacuées du discours public, on est clairement en train de passer à autre chose. Nos aînés pouvaient bien nous reprocher d'être dépolitisés : quand nous sommes enfin arrivés à l'âge d'appréhender la politique, la seule chose à laquelle elle semblait encore être capable de servir, c'était à réduire la taille et le champ d'action de l'État. On pouvait bien ne pas se rouler dedans. Tant qu'à faire, on aurait pu aussi nous reprocher de mettre un condom pour baiser. C'est très facile à faire quand tout ce qu'on a risqué au cours de sa jeunesse, c'est d'attraper une chaude pisse.

Même si, comme n'importe quel X, je peux prendre plaisir à détester, maudire, haïr, vomir et mépriser le bébé-boomer, je sais aussi me demander ce que peut une génération face à une telle déferlante. Dans la mesure où de Nietzsche à Deleuze, en passant par Freud, Heidegger, Habermas, et tant d'autres, on pressent que c'est la modernité même qui est en crise, on peut toujours concevoir que ce soit un peu plus difficile de savoir où donner de la tête. En d'autres mots, je me demande dans quelles mesures un gardien du temple dédié à Jupiter peut blâmer la génération précédente pour l'inexorable montée du christianisme.

Je ne voudrais surtout pas laisser entendre ici que rien n'est possible et que nous ne sommes, tout un chacun, mais également collectivement, que des fétus de paille condamnés à plier dans le sens du vent. Rien ne saurait être plus contraire à ce que je pense. Mais peut-être que les X, s'ils souhaitent laisser autre chose qu'un arrière-goût poisseux d'abdication, peuvent-ils, pour s'inspirer, aller fouiller ailleurs. Par exemple, du côté de la jeunesse des pères ou même des grands-pères, des révolutionnaires tranquilles. Ou même avant. Les époques étouffantes, ici comme ailleurs, ne manquent pas, mais aucune période n'est aussi monolithique qu'on veut le croire. Le Québec n'était pas qu'obscurantisme sous Maurice Duplessis ou Monseigneur Bourget. De tout temps, il y a eu des Instituts canadiens de Montréal, des *Lanternes canadiennes*, des librairies Tranquille, des profs baveux de l'École du meuble qui ont ouvert, autant qu'ils le pouvaient, des brèches dans le consensus de leurs époques. Bien sûr, l'avenir proche ou lointain regorgeait alors encore d'utopies. Les jours où, comme le veut l'expression, on filait un mauvais coton, on pouvait toujours se rasséréner en se disant que le temps ou l'Histoire était de notre côté. C'est un luxe que nous n'avons plus.

Ce n'est pas une raison pour se résigner au pire.